AUX « PAUVRES DU TROUPEAU »

Zacharie 11, 11

Périodique bimestriel - n°145

MAI - JUIN 2024

Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as,
afin que personne ne prenne ta couronne.

Apocalypse 3, 11

Sommaire

Brèves pensées sur le livre de Josué 289
Sur quoi, sur qui regardez-vous ? 298
Sur l'évangélisation 300
La grâce de Dieu dans l'isolement 319
Aimes-tu Jésus ? 322

Pour recevoir ce périodique régulièrement, pour commander des numéros précédents ou des exemplaires supplémentaires de ce numéro, merci de nous contacter à l'adresse ci-dessous.

Charles-Emile Moinat
Gérard Moinat

Diffusion de la Bible
Grand-rue 92
CH - 1180 Rolle
Tel : +41 (0)21 826 26 00
Email : info@diffusionbible.com
www.diffusionbible.com

BREVES PENSEES SUR LE LIVRE DE JOSUÉ

(SUITE DE LA PAGE 263)

Nous arrivons à la fin de nos réflexions sur le livre de Josué. Je ne méditerai pas sur les chapitres *15, 16, 18, 19* et *21,* mais seulement sur les chapitres *17, 20, 22, 23* et *24*. Cela ne signifie nullement que les chapitres non médités sont sans intérêt. Ils constituent bien une partie de la Parole de Dieu, et, je le répète : « Toute écriture est inspirée de Dieu… ». Fort de cette conviction, j'invite donc vivement le lecteur à examiner lui-même, avec soin, ces chapitres. Voyez le tabernacle, nous comprenons bien, depuis longtemps, les grandes pensées qu'il présente, mais nous serons toujours édifiés si nous en considérons les détails. Que le Seigneur nous accorde de sonder, avec profit pour nos âmes, chaque partie et chaque détail de la Parole de Dieu, et ce, avec prière, humilité, et avec un vrai désir d'obéir à toutes les vérités nouvelles que nous pouvons découvrir dans cette mine inépuisable ! Cherchons particulièrement à découvrir, dans le Saint Livre, tout ce qui peut nous parler de Lui, de notre adorable Seigneur et Sauveur !

Ch. *17*. Les filles de Tselophkhad. Les chars de fer.

Dans les versets 1 à 6 de ce chapitre *17,* nous trouvons la fin de la remarquable histoire des cinq filles de Tselophkhad. A première vue, cette histoire semble avoir peu à nous dire, mais, j'ai la profonde conviction que, dans l'époque de tiédeur et de relâchement que nous traversons, elle a au contraire

beaucoup à nous apprendre, à nous tous, et, évidemment, particulièrement aux jeunes filles.

Voici où nous trouvons l'ensemble de cette histoire : Nombres *26,* 33 ; *27,* 1-11 ; *36,* 1-12 ; Josué *17,* 1-6. Voici leurs noms : Makhla, Noa, Hogla, Milca et Thirtsa. Elles étaient de la tribu de Manassé. On les retrouve plusieurs fois nommées ensemble dans la Parole de Dieu.

Regardons déjà Nombres *27,* 1-11. Les versets 63 à 65, qui terminent le chapitre *26,* introduisent d'une manière bien solennelle notre récit. Nous apprenons ainsi que tous ceux qui avaient été dénombrés dans le désert de Sinaï moururent, à l'exception de Caleb et de Josué. Voyez à ce sujet les chapitres *13* et *14* des Nombres. C'est alors qu'apparaissent les cinq filles de Tselophkhad, et leur foi et leur courage vont briller devant nos yeux et vont faire contraste avec ceux qui tombèrent dans le désert à cause de leur incrédulité. Et c'est sur cette note positive que va se terminer le livre des Nombres. C'est ainsi que nous apprenons qu'il est possible, en marchant par la foi, de se frayer un chemin au milieu des décombres de la chrétienté.

La mort de leur père les défavorisait et les condamnait à ne pas avoir d'héritage dans le pays ruisselant de lait et de miel. Rien n'était jusque-là prévu pour un tel cas. Avec une sainte hardiesse, elles se tinrent devant Moïse, devant Eléazar, le sacrificateur, et devant les princes et toute l'assemblée, à l'entrée de la tente d'assignation (Nomb. *27,* 1-4). Combien cette noble congrégation devait être impressionnante pour elles ! Que demandent-elles ?

Une part dans le pays, une possession d'héritage. Ah ! Combien une telle scène est rafraîchissante dans des jours comme les nôtres ! Nos jeunes sœurs apprécient-elles, à leur juste valeur, les bénédictions qu'elles ont reçues souvent dans la maison de leurs parents ou dans les réunions du rassemblement local, à moins que leur âme ne soit « dégoûtée de ce pain misérable » (*21,* 5) ? Chères sœurs, qu'il n'en soit pas ainsi ! Gardez dans votre cœur les précieux enseignements que, par la grâce de Dieu, vous avez reçus dès votre enfance. Et si ces lignes tombent sous les regards de celles qui n'ont pas eu de parents chrétiens pour les instruire, que de telles ne se découragent pas, mais qu'elles lisent le livre de Ruth avec attention. La foi de cette pauvre Moabite leur montrera que de riches bénédictions les attendent elles aussi ; qu'elles glanent donc et glanent encore, non pas dans le champ de leur choix, mais uniquement dans celui de Boaz. Mais revenons aux filles de Tselophkhad. Elles voulaient donc une possession d'héritage. Cette parcelle de terre avait de la valeur pour chacune d'elles, car elle venait de l'Eternel. Elles font penser à Naboth qui refusera de céder son héritage à Achab et payera sa fidélité de sa vie (1 Rois *21*). Chers amis, ces choses parlent à nos cœurs dans ces jours sombres, à nos cœurs à tous. Par la grâce de Dieu, et sans grands efforts de notre part ni longs exercices, des choses précieuses nous ont été confiées : les vérités concernant l'Assemblée, le rassemblement autour de la seule Personne du Seigneur Jésus, la venue du Seigneur, notre position céleste, et bien d'autres choses. De quelle manière

les apprécions-nous ? Allons-nous solder à vil prix ce que nos devanciers ont appris dans les larmes et sur leurs genoux ? Ecoutons plutôt cette exhortation : « Achète la vérité, et ne la vends point, – la sagesse, et l'instruction, et l'intelligence » (Prov. *23,* 23).

Admirons, en passant, l'attitude de Moïse. Le guide du peuple est ignorant quant à la question posée par les cinq filles de Tselophkhad, mais humble, aussi se tourne-t-il vers son Dieu pour obtenir la réponse (*27,* 5). Précédemment, il avait déjà agi ainsi (*9,* 8). C'est une grande leçon pour nous qui devrions toujours demander à notre Dieu pour trouver réponse aux questions qui nous sont posées dans notre chemin. Et quelle fut la réponse ? « Les filles de Tselophkhad ont bien parlé ». Quelle approbation sans réserve !

Mais voyons la suite dans le dernier chapitre du livre des Nombres. Les fils de Joseph posent une question juste. Si elles devenaient femmes de quelqu'un des autres tribus, la leur se trouverait appauvrie. Ils avaient raison : « La tribu des fils de Joseph a dit juste ». La réponse est alors donnée : « Elles deviendront femmes de qui leur semblera bon ; seulement, qu'elles deviennent femmes dans la famille de la tribu de leurs pères… » (v. 6, 7). Et nous lisons : « Les filles de Tselophkhad firent comme l'Eternel l'avait commandé à Moïse… » (v. 10-12). Elles se montrèrent ainsi obéissantes à la Parole de l'Eternel. Le mariage est un pas important dans la vie d'une jeune fille. Elle et ses parents en feront sûrement un sujet de prière régulier et

s'attendront à la réponse qui viendra certainement en son temps. Puisse la belle histoire de ces nobles filles du passé servir d'enseignement à la jeune fille quant à ce choix capital. Qu'elle rende grâces au Dispensateur de tout bien de lui avoir accordé un tel héritage et qu'elle lui demande la force de le tenir d'une main ferme ! Mais qu'elle veille soigneusement, avant de s'unir avec celui avec qui elle marchera de longues années, à ne pas entrer dans un chemin où elle serait elle-même malheureuse. Car combien il est souhaitable de voir se former, dans le jour actuel, des couples fidèles comme l'a été, en leur temps, celui d'Aquilas et Priscilla.

Nous en arrivons à Josué *17,* 1-6, où nous voyons que Josué leur accorda la part d'héritage qu'elles avaient demandée. Quel encouragement à marcher par la foi, non seulement pour les jeunes filles en âge de se marier, mais pour nous tous, qui sommes confrontés sans cesse à des obstacles qui tendent à nous empêcher d'aller de l'avant !

Mais continuons un instant dans les versets 14 à 18 de ce chapitre *17* du livre de Josué. Là aussi il est question de foi, mais, hélas, de la foi mise en échec. Par quoi ? *Par des chars de fer* ! Josué, dans cette affaire, les encouragea. Le char de fer était sans doute une arme redoutable. Parfois, nous rencontrons des obstacles de cet ordre. L'ennemi peut nous attaquer avec violence, comme *un lion rugissant*. Mais il peut se présenter à nous d'une façon toute différente, car il est aussi *le serpent ancien*. Alors se trouvent sous nos yeux « un beau manteau

de Shinhar, et deux cents sicles d'argent, et un lingot d'or du poids de cinquante sicles » (Josué *7,* 21), dont déjà nous avons parlé. Que faire ? Certes, « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver », comme nous le dit le verset 1 du Psaume *46,* et nous pouvons toujours crier à Lui, mais, surtout et avant tout, vivons près de Lui, cultivons notre communion avec Lui, et lisons sans cesse notre Bible. Nous découvrirons alors que ceux qui nous ont précédés ont marché *par la foi*. Marchons donc ainsi tous les jours et instant après instant. Et puisque nous parlons *de chars de fer,* souvenons-nous des chapitres *4* et *5* du livre des Juges sur lesquels j'ai déjà dit quelques mots. Jabin en avait neuf cents ! Mais il fut vaincu, lui, et sa puissance militaire, et Sisera, chef de son armée. Vous savez quelle part prirent deux femmes dans cette victoire : Debora, et Jaël, femme de Héber, le Kénien, et quelle part aussi prit Barak dans cette affaire. De cette rude épreuve, il reste un très beau fruit, qui est le cantique de Debora ! Relisons-le avec attention.

Chapitre *20*. Les six villes de refuge.

En voici les noms : Kédesh, Sichem, Kiriath-Arba, Bétser, Ramoth et Golan. Celui qui, par mégarde, involontairement, avait frappé à mort son prochain, pouvait s'enfuir dans l'une de ces villes où il se trouvait à l'abri du vengeur du sang. Il est à remarquer que cette disposition de la loi ne visait que *l'homicide involontaire*. L'exemple du fer de la hache, que l'on trouve en Deutéronome *19,* 1-13, le montre de la façon la plus claire. Le même texte

montre que celui qui frappait volontairement son prochain, et lui causait la mort, devait être remis en la main du vengeur du sang, s'il cherchait asile dans une de ces villes.

Maintenant, regardons ce que fut la prière du Seigneur lorsque la profonde méchanceté de l'homme le crucifia : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc *23,* 34). Nous trouvons là la première des sept paroles que le Seigneur prononça sur la croix[1]. Ainsi l'effrayante méchanceté de l'homme rencontra l'amour du Fils de Dieu, amour infini que nul ne peut sonder ! Mais l'intercession du Seigneur plaçait les Juifs dans la situation de ceux qui avaient agi par ignorance[2]. La clause d'ignorance pouvait donc être invoquée. Dans le chapitre *3* du livre des Actes, l'apôtre Pierre, suite à la guérison d'un homme boiteux dès le ventre de sa mère, adressa à la nation juive un fort beau message, j'en cite les versets 17 et 18 : « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait *par ignorance,* de

[1] Je ne peux qu'inviter le lecteur à méditer, avec un saint respect, ces sept paroles.

[2] Voici ce que dit, à ce sujet, notre frère Samuel Prod'hom (1857-1933) : « C'est en vertu de cette intercession que Dieu fit grâce aux Juifs, comme peuple, jusqu'à la destruction de Jérusalem, quarante ans environ, pendant lesquels les apôtres exercèrent leur ministère, qui amena la conversion de milliers d'entre eux. Mais le refus persistant de recevoir le Christ amena la ruine définitive de la nation. » (Simples entretiens sur les Evangiles (Luc), page 324).

même que vos chefs aussi ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir ». Combien grande et merveilleuse est la grâce de Dieu, qui considère que le peuple et ses chefs avaient agi par ignorance en faisant crucifier le Seigneur ! Suit, dans la prédication de Pierre, un appel à la repentance et à la conversion. Voyez les versets 19 à 21. S'ils avaient répondu à cet appel, leurs péchés auraient été effacés et le Seigneur serait revenu pour établir son royaume sur la terre, temps que l'on appelle communément le millénium, et que l'apôtre désigne comme les temps de rafraîchissement et les temps du rétablissement de toutes choses. Hélas, ce dernier appel de la grâce, fondé sur l'intercession de Christ sur la croix, fut rejeté. Ce refus fut consommé par le meurtre d'Etienne comme nous le montre le chapitre *7* de ce livre des Actes. On note alors un profond changement dans les voies de Dieu. L'établissement du royaume sur la terre est différé. Etienne dit qu'il voit les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu (*7,* 56), ce qui nous fait comprendre le caractère céleste de l'Eglise. Quant aux Juifs, l'histoire nous rapporte comment, en 70, Titus prit et ruina Jérusalem. Mais l'histoire d'Israël ne s'arrête pas là, car, après l'enlèvement de l'Eglise, le Seigneur reprendra ses relations avec son peuple terrestre et tout ce que la prophétie déclare à son sujet trouvera son plein accomplissement. Le temple sera reconstruit selon le plan que l'on trouve dans le livre du prophète Ezéchiel et les douze tribus seront vues à nouveau dans le pays de Canaan.

Pour donner plus de clarté à cette question des villes de refuge, je citerai Hébreux *6,* 17-20 : « Et Dieu, voulant en cela montrer plus abondamment aux héritiers de la promesse l'immutabilité de son conseil, est intervenu par un serment, afin que, par deux choses immuables, dans lesquelles il était impossible que Dieu mentît, nous ayons une ferme consolation, nous qui *nous sommes enfuis* pour saisir l'espérance proposée, laquelle nous avons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, et qui entre jusqu'au-dedans du voile où Jésus est entré comme précurseur pour nous, étant devenu souverain sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec ». Ici, l'allusion à la ville de refuge est évidente. Il s'agissait de s'enfuir du jugement prêt à tomber sur le peuple d'Israël, et on s'enfuyait pour saisir l'espérance proposée, laquelle est comme une ancre de l'âme, sûre et ferme. Cette espérance pénètre jusqu'au-dedans du voile où Jésus est entré comme précurseur pour nous. C'est donc une espérance céleste ! [3]

(à suivre)

M. P.

---

[3] Je citerai ici notre frère Hamilton Smith : « Allusion est faite ici à la ville de refuge pour le meurtrier. Les Juifs avaient mis à mort leur propre Messie et s'étaient placés sous le jugement. Le résidu croyant, se séparant de la nation coupable, s'est enfui pour chercher refuge auprès de Christ vivant dans la gloire. » (Christ dans la gloire ou l'épître aux Hébreux, page 54).

SUR QUOI, SUR QUI REGARDEZ-VOUS ?

Etes-vous satisfait du « train de ce monde » (Ephésiens *2*, 2) dans lequel vous marchez ? Tout vous parait-il en bon ordre ? Avez-vous la paix dans vos cœurs ? Pouvez-vous vous réjouir en voyant le triste état de nos sociétés occidentales ? De ces sociétés qui se corrompent de plus en plus, qui s'enlisent chaque jour un peu plus dans le mal (c'est-à-dire dans le péché).

Vous me direz peut-être que je suis pessimiste, que je ne vois que le côté négatif de l'histoire. Oh comme j'aimerais pouvoir vous croire mais malheureusement, les évènements (guerres, famines, méchanceté de l'homme en tout temps, terre corrompue devant Dieu et pleine de violence, etc., comme autrefois en Genèse *6*) nous indiquent que nous touchons à ce que la Bible appelle les temps de la fin.

Que faire ? Se tourner vers les sectes qui envahissent toutes les rues de nos villes et nos villages, nous faisant croire que, pour être sauvés, il faut adhérer à leurs doctrines qui, soit dit en passant, sont complètement fausses ? Non. Pour être sauvé, cela est beaucoup plus simple que le fait de se tourner vers une des nombreuses sectes de la chrétienté, il suffit simplement de se tourner vers Jésus le Sauveur. « Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre ; car moi, je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre » (Esaïe *45*, 22).

La Bible n'a de cesse de nous exhorter à lever les yeux en-haut, là où « le Christ est assis à la droite de Dieu » (Colossiens *3*, 1), de ne fixer nos yeux - ceux de nos cœurs bien entendu - que sur Sa propre personne (Hébreux *12*). Là avec certitude nous ne serons jamais déçus. Car il ne peut vouloir nous décevoir. Le prix qu'il a payé pour nous avoir à lui est bien trop grand pour cela. Si nous regardions à nous-mêmes nous serions et nous sommes rapidement déçus. Si nous regardons à l'église, non pas à celle qu'Il bâtit et dont il nous est dit dans l'Ecriture que « les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (Matthieu *16*, 18) mais à celle qui est sous la responsabilité de l'homme, tout est ruine. Il n'y a pour cela qu'à regarder l'état de la chrétienté.

Allons-nous être découragés ? Pas du tout, bien au contraire c'est dans ces moments-là que notre foi doit rayonner le plus possible : plus la nuit devient noire, plus la plus petite lumière resplendit ! Regardez comme le ver luisant nous exhorte, il ne passe pas inaperçu.

Tu es, mon frère, ma sœur, la lumière du monde. Jésus a dit à ses disciples, donc à nous qui sommes aussi ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde...que votre lumière luise ainsi devant les hommes » (Matthieu *5*, 14-16).

Est-ce que ta lumière luit comme Jésus l'a dit ? Ou est-elle sous le boisseau ? Si cela est le cas tu ne sais pas ce que tu perds. Combien ils sont bienfaisants ces fleuves d'eaux vives, « cette source fermée », cette « fontaine scellée »... « un puits d'eaux

vives, qui coulent du Liban ». (Cant. des Cantiques *4*).

Gloire à toi notre Père !
Gloire à toi, saint Agneau !
Pour nous plus de misère,
En regardant en haut.
Ranime notre vie,
Notre foi, notre amour ;
Que notre âme ravie
Attende ton retour !

(Hymnes & Cantiques n°97)

Votre frère dans la foi, Lionel

SUR L'EVANGELISATION

(ACTES 16, 8-31)

Chapitre 3 : le travail d'un évangéliste

Nous avons commencé par adresser quelques mots à l'évangéliste ; nous continuons maintenant par quelques remarques sur le travail évangélique, et nous ne pouvons pas mieux faire que de prendre pour point de départ ce qui nous est rapporté sur le travail missionnaire d'un des plus grands évangélistes qui aient jamais vécu. Le passage de l'Écriture cité en tête de ce chapitre, nous montre comment le grand apôtre des nations, guidé assurément par le Saint Esprit, agit envers chacune des trois catégories d'auditeurs qui y sont mentionnées.

Nous avons d'abord « *le chercheur sincère* », ensuite « *le faux professant* », enfin « *le pécheur endurci* ». L'ouvrier du Seigneur rencontre ces trois catégories de personnes partout et à tout moment ; c'est pourquoi nous pouvons être reconnaissants d'avoir un récit inspiré sur la manière d'agir à l'égard de chacune d'elles. Il est vraiment désirable que ceux qui annoncent l'Évangile sachent s'occuper des états d'âme variés qu'ils rencontrent chaque jour, et il n'y a pas de moyen plus efficace d'acquérir cette compétence que l'étude soigneuse des modèles que nous donne le Saint Esprit de Dieu.

Commençons par examiner le cas du

« CHERCHEUR SINCÈRE ».

L'infatigable apôtre, au cours de ses voyages missionnaires, arrive en Troade. Là, une vision lui apparut pendant la nuit : « Un homme macédonien se tenait là, le priant et disant : Passe en Macédoine et aide-nous. Et quand il eut vu la vision, aussitôt nous cherchâmes à partir pour la Macédoine, concluant que le Seigneur nous avait appelés à les évangéliser. Quittant donc la Troade, nous fîmes voile, tirant droit sur Samothrace, et le lendemain à Néapolis, et de là à Philippes, qui est la première ville du quartier de la Macédoine, et une colonie ; et nous séjournâmes quelques jours dans cette ville.

Et le jour du sabbat, nous sortîmes hors de la porte et nous nous rendîmes au bord du fleuve, où l'on avait la coutume de faire la prière ; et, nous étant assis, nous parlions aux femmes qui étaient

assemblées. Et une femme nommée Lydie, marchande de pourpre de la ville de Thyatire, qui servait Dieu, écoutait ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait. Et après qu'elle eut été baptisée ainsi que sa maison, elle nous pria, disant : Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous y contraignit » (Actes *16*, 9-15).

Ici, donc, nous avons une scène touchante : quelque chose qui vaut la peine d'être considéré et médité. Nous voyons quelqu'un qui, ayant par grâce obtenu une mesure de lumière, la mettait en pratique et cherchait sincèrement à en posséder plus. Lydie, la marchande de pourpre, appartenait à la même catégorie que l'eunuque d'Éthiopie et le centurion de Césarée. Tous trois apparaissent dans la Parole inspirée comme des âmes vivifiées, mais pas libérées, pas en repos, pas satisfaites. L'eunuque (Actes *8*) était venu d'Éthiopie à Jérusalem à la recherche de quelque chose sur lequel son âme anxieuse pourrait se reposer. Mais il avait quitté Jérusalem dans le même état d'insatisfaction, et il se penchait pieusement et sérieusement sur la précieuse Parole. L'œil de Dieu était sur lui, et Il envoya son serviteur Philippe avec le message exact dont l'eunuque avait besoin pour résoudre ses difficultés, répondre à ses questions, et mettre son âme en paix.

Dieu sait comment provoquer de telles rencontres. Il sait comment préparer le cœur pour le message et le message pour le cœur. L'eunuque

était un adorateur de Dieu ; mais Philippe est envoyé pour lui enseigner comment voir Dieu dans la face de Jésus Christ. C'était exactement ce dont il avait besoin. Ce fut un flot de lumière rafraîchissante qui fit irruption dans un esprit sincère, mettant son cœur et sa conscience en repos, et il repartit tout joyeux. Il avait suivi avec droiture la lumière au fur et à mesure qu'elle éclairait son âme, et Dieu lui en envoya plus.

Il en est toujours ainsi : « Car à quiconque a, il sera donné, et il sera dans l'abondance » (Matt. *13*, 12). Il n'y a jamais eu d'âme qui, ayant sincèrement agi selon la lumière qu'elle avait, n'en ait reçu plus. C'est très consolant et très encourageant pour tout chercheur anxieux. Si mon lecteur est de ceux-là, qu'il prenne courage. S'il est un de ceux en qui Dieu a commencé à travailler, qu'il soit alors assuré « que Celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. *1*, 6). Il mènera très certainement à bonne fin ce qui concerne Son peuple.

Mais qu'aucun de ceux qui ne connaissent pas le Seigneur comme leur Sauveur ne se croise les bras, ni ne se repose sur ses deux oreilles, disant froidement : « Je dois attendre le moment de Dieu pour avoir plus de lumière. Je ne peux rien faire, mes efforts sont inutiles. Quand le moment de Dieu sera là, tout sera clair ; jusque-là, je dois rester comme je suis ». Les pensées et les sentiments de l'eunuque éthiopien étaient tout différents. C'était quelqu'un qui recherchait la vérité avec sincérité. Et

tout chercheur sincère est certain de finir par trouver avec joie. Il ne peut en être autrement car Dieu « est le rémunérateur de ceux qui le recherchent » (Héb. *11*, 6).

Ainsi en est-il aussi du centurion de Césarée (Actes *10*). C'était un homme de la même trempe. Il vivait selon la lumière qu'il avait. Il jeûnait, il priait et il donnait l'aumône. Il ne nous est pas dit s'il avait lu le sermon sur la montagne, mais il est remarquable de voir qu'il s'exerçait lui-même aux trois grands aspects de la justice pratique qui nous est présentée par le Seigneur en Matthieu *6*. Au verset 1 : « Prenez garde de ne pas faire votre aumône (ou : votre justice) devant les hommes. » Ensuite nous avons les trois aspects de la justice : donner l'aumône (v. 2), la prière (v. 6), le jeûne (v. 16). C'était exactement ce que faisait Corneille. Bref, il craignait Dieu et pratiquait la justice selon la lumière qu'il avait. Il se conduisait et marchait selon le modèle que Dieu avait placé devant lui. Sa justice dépassait celle des scribes et des pharisiens ; c'est pourquoi il entra dans le royaume. Il fut, par grâce, un homme authentique qui suivit sincèrement la lumière lorsqu'elle pénétra dans son âme, et il fut amené dans la pleine clarté de l'Évangile de la grâce de Dieu. Dieu envoya Pierre à Corneille comme il avait envoyé Philippe à l'eunuque. Les prières et les aumônes étaient montées en mémorial devant Dieu, et Pierre fut envoyé avec le message du salut complet par un Sauveur crucifié et ressuscité.

Il est possible que certaines personnes, bercées par la douce insouciance d'un christianisme facile,

et élevées dans le formalisme désinvolte d'une religion qui satisfait les appétits de l'homme et pour qui le ciel est toujours propice, soient prêtes à condamner la conduite pieuse de Corneille, et à la juger comme étant le fruit de l'ignorance et du légalisme. De telles personnes n'ont jamais su ce que c'était que de se refuser un seul repas, ou de passer une heure en prière réelle et sincère, ou d'exercer une vraie charité envers les pauvres. Peut-être ont-elles lu ou entendu dire que le salut ne peut être obtenu par de tels moyens, que nous sommes justifiés par la foi sans œuvres, que le salut est pour celui qui ne fait pas d'œuvres, mais qui croit en Celui qui justifie l'impie.

Tout cela est très juste, mais quel droit avons-nous d'imaginer que Corneille priait, jeûnait et donnait l'aumône pour acquérir le salut ? Aucun, si du moins nous sommes soumis au récit inspiré, et nous n'avons aucun moyen de savoir quoi que ce soit d'autre de ce personnage intéressant et véritablement exceptionnel. Il fut informé par l'ange que ses prières et ses aumônes étaient montées pour mémorial devant Dieu. N'est-ce pas une preuve très claire que ses prières et ses aumônes n'étaient pas une façade de propre justice, mais les fruits d'une justice basée sur la connaissance qu'il avait de Dieu ? Sûrement les fruits de la propre justice et du légalisme n'auraient jamais pu monter vers le trône de Dieu en mémorial. Pierre n'aurait jamais pu dire non plus en parlant d'un légaliste qu'il était quelqu'un qui craignait Dieu et pratiquait la justice (Actes *10*, 35).

Non, Corneille était quelqu'un de tout à fait sincère. Il vivait selon ce qu'il connaissait, et il aurait eu tort d'aller plus loin. Pour lui, le salut de son âme immortelle, le service pour Dieu, et l'éternité, étaient des réalités importantes et qui l'absorbaient entièrement. Ce n'était pas un professant insouciant, désinvolte, insipide, tenant des discours sans aucune valeur, et ne faisant rien. Il appartenait à une autre sorte de personnes radicalement opposée. Il appartenait à la catégorie de ceux qui font, et non de ceux qui disent. Il était un de ceux sur lesquels le regard de Dieu se pose avec satisfaction, et sur qui la pensée du ciel s'attache avec un profond intérêt.

Ainsi en était-il aussi de Lydie, la marchande de pourpre de Thyatire. Elle appartenait à la même école. Elle était sur le même plan que l'eunuque et le centurion. C'est très heureux de considérer ces trois âmes, de penser à l'une en Éthiopie, une autre à Césarée, et la troisième à Thyatire, ou à Philippes. Il est particulièrement rafraîchissant de mettre en contraste de telles âmes sincères, diligentes et pieuses, avec bien d'autres qui, de nos jours, se glorifient de leur lumière et de leur connaissance, qui connaissent dans leurs têtes le « plan du salut », comme on l'appelle, qui ont les doctrines de la grâce sur leurs lèvres, mais le monde dans leur cœur ; dont le seul centre d'intérêt est le moi, moi, moi : misérable objet !

Nous aurons l'occasion de parler plus en détail de cela à propos du cas suivant ; mais pour l'instant, continuons à nous occuper de cette âme sérieuse :

Lydie. Et nous devons confesser que c'est un sujet bien plus réconfortant. Il est très clair que Lydie, comme l'eunuque et Corneille, était une âme en éveil : elle adorait Dieu, elle ne demandait pas mieux que de quitter son commerce de pourpre et d'aller à une réunion de prière, ou à n'importe quel endroit où on pourrait recevoir du bien spirituel. « Les oiseaux de même plumage volent ensemble », et ainsi, Lydie trouva bientôt l'endroit où quelques âmes pieuses, quelques esprits de la même famille avaient l'habitude de se rencontrer pour s'attendre à Dieu dans la prière.

Tout cela est magnifique. Il est rafraîchissant de voir un tel sérieux. Il est certain que le Saint Esprit a écrit ce récit pour notre instruction, comme toute l'Écriture d'ailleurs. C'est un exemple auquel nous faisons bien de réfléchir. Lydie saisissait diligemment toutes les occasions ; en vérité, elle montrait les véritables fruits de la vie divine, l'action authentique de la nouvelle nature. Elle découvrit l'endroit où des croyants se rassemblaient pour la prière, et prit place au milieu d'eux. Elle n'avait pas croisé les bras et ne s'était pas assise, satisfaite d'elle-même, pour attendre, avec une nonchalance irréfléchie, et une oisiveté coupable, qu'une chose extraordinaire et indéfinissable, ou un changement mystérieux, vienne sur elle. Non, elle est venue à la réunion de prière, l'endroit où l'on exprime ses besoins, où l'on s'attend à la bénédiction ; et là, Dieu a entendu Lydie, puisqu'il est certain qu'Il entend tous ceux qui fréquentent de tels lieux dans le même esprit qu'elle.

Dieu ne manque jamais de répondre à un cœur qui L'attend. Il a dit : « Ceux qui s'attendent à moi ne seront pas confus » (Ésaïe *49*, 23). Et, comme un rayon de soleil, dans le Livre inspiré brille cette promesse assurée et touchante : Dieu « est le rémunérateur de ceux qui Le recherchent » (Héb. *11*, 6). Il envoya Philippe à l'eunuque dans le désert de Gaza, Il envoya Pierre au centurion de la ville de Césarée, Il envoya Paul à la marchande de pourpre, près de la porte de la ville de Philippes, et Il enverra un message au lecteur de ces lignes s'il cherche sincèrement le salut de Dieu.

C'est toujours un moment très émouvant lorsqu'une âme préparée est amenée au contact de l'évangile complet de la grâce de Dieu. Il se peut que cette âme ait été dans un profond et douloureux exercice pendant de longs jours, cherchant du repos mais n'en trouvant pas. Le Seigneur a travaillé par Son Esprit, préparant le terrain pour la bonne semence (Luc *8*, 15). Il a creusé de profonds sillons pour que la précieuse semence de Sa Parole puisse prendre racine d'une manière permanente, et porte du fruit à Sa louange. Le Saint Esprit n'agit jamais hâtivement. Son travail est profond, sûr et solide. Ses plantes ne sont pas comme le kikajon de Jonas qui, né en une nuit, a péri en une nuit. Tout ce qu'Il fait tiendra, béni soit Son Nom. « J'ai connu que tout ce que Dieu fait subsiste à toujours » (Ecclésiaste *3*, 14). Quand Il convainc, convertit et libère une âme, le sceau de Sa propre main est sur ce travail, dans toutes ses phases.

Quel moment plein d'intérêt que celui où Lydie, dans l'état d'âme où elle se trouvait, fut mise en contact avec le glorieux Évangile que Paul apportait (Actes *16*, 14). Elle était tout à fait préparée pour ce message, et certainement, le message était aussi tout à fait préparé pour elle. Il lui apportait des vérités dont elle n'avait jamais entendu parler et auxquelles elle n'avait jamais pensé. Comme nous l'avons déjà remarqué, elle vivait selon la lumière qu'elle possédait ; elle adorait Dieu ; mais, certainement, elle n'avait aucune idée de la glorieuse vérité qui était dans le cœur de cet étranger qui s'était assis près d'elle à la réunion de prière. Elle était venue là, pieuse et sincère comme elle l'était, pour prier et adorer, pour obtenir quelque rafraîchissement pour son esprit après les labeurs de la semaine. Combien peu elle s'imaginait qu'à cette réunion elle entendrait le plus grand prédicateur qui ait vécu, à l'exception du Seigneur, et qu'elle entendrait les vérités les plus élevées qui soient jamais tombées dans les oreilles d'un être humain.

Mais il en fut ainsi. Comme il était important que Lydie soit allée à cette mémorable réunion de prière ! Heureusement qu'elle n'avait pas agi comme beaucoup aujourd'hui qui, après une semaine de travail à l'usine, au champ, au magasin, profitent de leur dimanche pour rester au lit ! Combien de personnes voit-on à leur travail toute la semaine, le faisant avec soin, mais que vous chercherez en vain à la réunion le dimanche. Comment cela se fait-il ? Ils vous diront peut-être qu'ils sont si exténués le samedi soir qu'ils n'ont pas assez d'énergie pour se lever le dimanche, et alors ils passent

cette journée à paresser, à flâner et à se dorloter. Ils ne s'occupent pas de leur âme, ni de l'éternité, ni de Christ. Ils s'occupent d'eux-mêmes, de leur famille, du monde, de l'argent ; et ainsi on les trouve debout à l'aube, le lundi, partant à leur travail.

Lydie n'appartenait pas du tout à cette classe de personnes. Elle faisait son travail, comme toute personne sensée. Certainement qu'elle avait de la pourpre d'excellente qualité, et qu'elle était une marchande honnête, dans tous les sens du mot. Mais elle ne passait pas le sabbat au lit, à flâner dans sa maison, ou à se soigner, ou à parler avec ostentation de ce qu'elle avait à faire pendant la semaine. Nous ne pensons pas non plus qu'elle était de ces personnes occupées d'elles-mêmes, qu'une averse suffit à empêcher d'aller à une réunion. Non, Lydie était d'une autre trempe. C'était une femme sincère, qui savait que son âme devait être sauvée, que l'éternité était devant elle, et que le Dieu vivant voulait être servi et adoré.

Plût à Dieu que nous ayons plus de « Lydies » de nos jours ! Cela donnerait au travail de l'évangéliste un charme, un intérêt, une fraîcheur après lesquels beaucoup de serviteurs du Seigneur soupirent en vain. Il nous semble que nous vivons dans des temps de terrible inconscience quant aux choses éternelles et divines. Hommes, femmes et enfants déploient assez d'énergie pour gagner de l'argent, pour leurs plaisirs et pour ce qu'ils poursuivent, mais quand il s'agit des choses de Dieu, de leur âme et de l'éternité, c'est l'indifférence. Mais chaque battement de cœur, chaque seconde nous rapproche

du moment où l'indifférence sera changée en « pleurs et en grincements de dents ». Si cela était ressenti plus profondément, il y aurait beaucoup plus de « Lydies », préparées à être attentives à l'évangile que Paul prêchait.

Quelle force et quelle beauté dans ces mots : « Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait ». Lydie n'était pas une de ces personnes qui vont à la réunion pour penser à tout sauf à ce qui est dit par les serviteurs du Seigneur. Elle ne pensait pas à sa pourpre, ni à ses prix, ni à ses gains ou ses pertes probables. Combien y en a-t-il parmi ceux qui remplissent les salles de réunions qui suivent l'exemple de Lydie ? Hélas, bien peu, craignons-nous. Le travail, les tendances du marché, la situation financière, l'argent, le plaisir, l'habillement, des futilités, que de sujets occupent nos pensées ! On est préoccupé, les pensées vagabondent, et ainsi le pauvre cœur est à l'autre bout du monde au lieu d'être *attentif* aux choses qui sont dites.

Tout cela est extrêmement solennel. Il est indispensable de s'y arrêter et d'y penser. Est-on conscient que la prédication de l'Évangile rend responsable celui qui l'entend ? On oublie que l'Évangile ne laisse jamais une personne inconvertie là où il l'a trouvée. Ou bien elle est sauvée en recevant l'Évangile, ou bien elle est plus coupable qu'avant en le rejetant. Il est donc très sérieux d'écouter l'Évangile. On peut assister à des réunions d'évangélisation par habitude, pour remplir un devoir religieux,

parce qu'on n'a rien d'autre à faire et qu'on s'ennuie, ou parce qu'on pense qu'en y allant on acquiert du mérite. Ainsi, des milliers de personnes assistent à des prédications où les serviteurs de Christ, bien que n'ayant pas le don de Paul, ni sa puissance, ni son intelligence, présentent la précieuse grâce de Dieu qu'Il a manifestée en envoyant Son Fils unique dans le monde pour nous sauver de la misère, des tourments éternels. La vertu et l'efficacité de la mort expiatoire de l'Agneau de Dieu notre divin Sauveur, les terribles réalités de l'éternité, les horreurs de l'enfer et les joies inexprimables du ciel, toutes ces questions vitales sont présentées par les messagers du Seigneur selon la mesure de grâce octroyée à chacun, et combien cela a peu d'effet ! Ils discourent « sur la justice et sur la tempérance et sur le jugement à venir », et malgré cela, combien peu sont ne serait-ce qu'« effrayés » (Actes *24*, 25) !

Pourquoi donc ? Quelqu'un prétendra-t-il s'excuser d'avoir rejeté l'Évangile parce qu'il serait incapable de le croire ? Se référerait-il au cas qui est devant nous en disant : « Le Seigneur a ouvert son cœur ; et s'il faisait la même chose pour moi, moi aussi je serais attentif à ce qui est dit dans les réunions, mais tant qu'Il ne l'a pas fait, je ne puis rien faire » ? Un tel argument ne vous servira à rien au jour du jugement. Vous ne pourrez pas vous en servir ce jour-là, car vous faites une application fausse de la belle histoire de Lydie. Il est vrai que le Seigneur a ouvert son cœur, mais Il est tout prêt à ouvrir le vôtre aussi, même si vous ne possédez que le centième de la sincérité de Lydie.

Vous savez bien, lecteur, que cette grande question, comme toute autre, présente deux côtés ? Il est facile de dire : « Je ne puis rien faire », et cela peut vous sembler incontestable. Mais qui vous a enseigné cela ? Où l'avez-vous appris ? Nous vous demandons solennellement dans la présence de Dieu : Pouvez-vous lever les yeux vers Lui et dire : « Je ne peux rien faire, je ne suis pas responsable » ? Dites-nous, est-ce que le salut de votre âme immortelle serait la seule chose pour laquelle vous ne pourriez rien faire ? Vous pouvez faire beaucoup de choses pour le monde, pour vous-même, pour Satan ; mais quand il s'agit de Dieu, de l'âme, de l'éternité, vous diriez froidement : « Je ne peux rien faire, je ne suis pas responsable » !

C'est faux ! Présenter de tels arguments, c'est ne voir qu'un côté des choses. C'est le résultat du raisonnement pernicieux de l'esprit humain qui tord et déforme certaines vérités de l'Écriture. Il ne sert à rien d'avancer de tels arguments. Le pécheur est responsable ; et toute théologie, tous raisonnements, et toutes les objections plausibles mais trompeuses que l'on arriverait à réunir, ne supprimeront jamais ce fait important et solennel.

C'est pourquoi nous appelons le lecteur à s'occuper avec sérieux du salut de son âme, comme l'a fait Lydie. Laissez de côté toute autre question, tout autre détail, tout autre sujet, sans importance en comparaison de cette seule question importante : le salut de votre âme, si précieuse. C'est alors, vous pouvez en être sûr, que Celui qui envoya Philippe à l'eunuque, Pierre au centurion, Paul à Lydie, vous

enverra aussi un messager et un message, et qu'Il rendra aussi votre cœur attentif. Il n'y a aucun doute à cela, car l'Écriture déclare que Dieu ne veut pas « qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. » (2 Pierre *3*, 9). Tous ceux qui périssent, après avoir entendu le message du salut, la belle histoire de l'amour gratuit de Dieu, de la mort et de la résurrection du Sauveur, périront sans avoir la moindre excuse et, coupables, descendront en enfer en ayant leur sang sur leurs têtes. Alors, leurs yeux seront ouverts. Ils comprendront trop tard qu'ils s'étaient leurrés par de piètres arguments, et que ces arguments les avaient conduits dans une position entièrement fausse et endormis dans le péché et la mondanité.

Mais arrêtons-nous un moment à cette expression : « les choses que Paul disait ». L'Esprit de Dieu n'a pas jugé bon de nous donner, même un bref résumé, de la prédication de Paul à cette réunion de prière. Nous devons donc nous reporter à d'autres passages des saintes Écritures pour avoir une idée de ce que Lydie a entendu dans cette occasion. Prenons, par exemple, ce passage où Paul rappelle aux Corinthiens l'Évangile qu'il leur avait prêché : « Or je vous fais savoir, frères, l'évangile que je vous ai annoncé, que vous avez aussi reçu, et dans lequel vous êtes, par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous tenez ferme la parole que je vous ai annoncée, à moins que vous n'ayez cru en vain. Car je vous ai communiqué avant toutes choses ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il a

été ressuscité le troisième jour, selon les écritures » (1 Corinthiens *15*, 1-4).

Sans aucun doute ce passage de l'Écriture contient un résumé de ce que Paul a dit à Philippes, au cours de cette réunion de prière. Le grand thème de la prédication de Paul était Christ, Christ pour le pécheur, Christ pour le croyant, Christ pour la conscience, Christ pour le cœur. Jamais il ne se permit de s'écarter de ce grand sujet. Mais, avec une constance admirable, toutes ses prédications et ses méditations L'avaient comme Centre. S'il appelait les hommes, tant Juifs que nations, à se repentir, la puissance de sa prédication c'était Christ. S'il les exhortait à croire, l'objet qu'il présentait à leur foi c'était Christ, par l'autorité de l'Écriture. S'il « discourait sur la justice et sur la tempérance et sur le jugement à venir », Celui qui donnait force et puissance morale à ses raisonnements, c'était Christ. En résumé, Christ était l'essence même, la somme, la substance, le fondement et la maîtresse pierre de la prédication et de l'enseignement de Paul.

Mais, pour ce qui nous concerne maintenant, il y a trois grands sujets que nous trouvons dans la prédication de Paul, et sur lesquels nous désirons attirer l'attention du lecteur. Ce sont premièrement, la grâce de Dieu ; deuxièmement, la personne et l'œuvre de Christ ; troisièmement, le témoignage du Saint Esprit tel qu'il nous est donné dans les Saintes Écritures.

Nous ne prétendons pas entrer ici dans ces vastes sujets, nous les mentionnons simplement, et nous

demandons instamment au lecteur d'y réfléchir, de les méditer et de chercher à les faire siens.

1) La grâce de Dieu : Cette libre et souveraine faveur est la source de laquelle coule le salut, le salut dans toute la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de ce mot si précieux, le salut qui s'étend, comme une chaîne d'or, du cœur de Dieu Lui-même, jusque dans l'abîme le plus profond de la culpabilité du pécheur et de sa condition ruinée, et qui remonte au trône de Dieu, salut qui répond à tous les besoins du pécheur, qui imprègne toute l'histoire des croyants, et glorifie Dieu de la manière la plus élevée qui soit.

2) Ensuite, la Personne de Christ et Son œuvre accomplie sont le seul canal par lequel le salut puisse couler vers le pécheur coupable et perdu. Il ne s'agit pas de l'église et de ses sacrements, de la religion avec ses rites et ses cérémonies, ni de l'homme ou de ses actes quels qu'ils puissent être. Il s'agit de la mort et de la résurrection de Christ. «... je vous ai communiqué... que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli et qu'il a été ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (1 Cor *15*, 3-4). C'était l'Évangile que Paul prêchait et par lequel les Corinthiens furent sauvés. Et l'apôtre déclare avec une insistance solennelle que si un homme prêche un autre Évangile : « qu'il soit anathème !» (Galates *1*, 8-9). Terribles paroles pour notre époque !

3) Mais, troisièmement, l'autorité par laquelle nous recevons le salut c'est le témoignage du Saint Esprit dans l'Écriture. C'est « selon les Écritures »

(1 Cor. *15*, 1-5). Quelle vérité sûre et réconfortante. Il ne s'agit pas de sentiments, d'expériences ou de preuves, mais simplement de foi en la Parole de Dieu, produite dans le cœur par l'Esprit de Dieu.

Il est très sérieux, pour l'évangéliste, de penser que là où l'Esprit de Dieu travaille, Satan est sans aucun doute aussi à l'œuvre. Nous devons nous en souvenir et être toujours préparés à cela. L'ennemi de Christ, l'ennemi des âmes, est toujours en éveil, rôdant pour voir ce qu'il peut faire, soit pour empêcher, soit pour corrompre le travail de l'Évangile. Cela ne doit pas effrayer ni même décourager le serviteur, mais il est bon de s'en souvenir et d'être sur ses gardes. Satan fera tout pour gâter ou empêcher le travail béni de l'Esprit de Dieu. Il a montré qu'il était l'ennemi vigilant et toujours inlassable de ce travail, depuis les jours d'Éden jusqu'à maintenant.

En retraçant l'histoire de Satan, nous le trouvons agissant sous deux caractères, tour à tour comme un serpent ou comme un lion, utilisant la ruse ou la violence. Il cherchera à tromper, et s'il ne peut pas y réussir, il utilisera la violence. Il en est ainsi dans ce seizième chapitre des Actes. Le cœur de l'apôtre avait été encouragé et rafraîchi par ce que nous pourrions appeler une belle conversion, à tous égards authentique et incontestable. Ce fut direct, positif et clair. Lydie reçut Christ dans son cœur, et sur-le-champ se plaça sur le terrain chrétien en se soumettant au baptême. Mais ce ne fut pas tout. Elle ouvrit immédiatement sa maison aux serviteurs du Seigneur. Sa foi n'était pas uniquement des lèvres. Elle ne s'est pas contentée de dire qu'elle

croyait, elle a prouvé sa foi en Christ, non seulement en entrant dans l'eau du baptême, mais en s'identifiant elle-même, ainsi que toute sa maison, avec le Nom et la cause de Celui qu'elle avait reçu dans son cœur par la foi (v. 15-18).

Considérons maintenant quelque chose de tout différent. Le serpent apparaît sur la scène comme le trompeur : « Or il arriva que, comme nous allions à la prière, une servante qui avait un esprit de python et qui, en prophétisant, procurait à ses maîtres un grand gain, vint au-devant de nous. Et marchant après Paul et nous, elle criait, disant : Ces hommes sont les esclaves du Dieu Très-haut, qui vous annoncent la voie du salut. Et elle fit cela pendant plusieurs jours. Mais Paul, affligé, se retourna et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus Christ de sortir d'elle. Et à l'heure même il sortit » (Actes *16*, 16-18).

Nous avons ici une circonstance bien propre à éprouver la spiritualité et l'intégrité de l'évangéliste. Beaucoup de gens auraient accueilli ces mots, sortant de la bouche de cette jeune fille, comme un témoignage encourageant pour leur travail. Pourquoi Paul en fut-il donc affligé ? Pourquoi ne lui permit-il pas de continuer à témoigner de l'objet de sa mission ? Ne disait-elle pas la vérité ? N'étaient-ils pas les serviteurs du Dieu Très-haut ? Et ne montraient-ils pas le chemin du salut ? Pourquoi s'en affliger, pourquoi faire taire un tel témoignage ? Parce que cela provenait de Satan et assurément, l'apôtre ne voulait pas recevoir de témoignage de ce

dernier. Il ne pouvait pas permettre à Satan de participer à son travail. Certainement, il aurait pu parcourir les rues de Philippes en étant reconnu et honoré comme un serviteur de Dieu, s'il avait seulement consenti à laisser le diable prendre part à son travail. Mais Paul ne pouvait pas consentir à cela. Il ne pouvait pas supporter que l'ennemi se mêle du travail du Seigneur. S'il l'avait laissé faire, le coup de grâce aurait été donné au témoignage rendu à Philippes. Permettre à Satan de participer au travail aurait entraîné la ruine totale de la mission de Paul en Macédoine.

Il est très important pour le serviteur du Seigneur de réfléchir à cet incident. Nous pouvons être assurés que le récit de cette servante a été écrit pour notre instruction. Ce n'est pas seulement un récit de ce qui s'est passé, mais un exemple de ce qui peut se passer, et qui arrive chaque jour.

C. H. M.

(à suivre)

LA GRÂCE DE DIEU DANS L'ISOLEMENT

« Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; encore une fois, je vous le dirai : réjouissez-vous. Que votre douceur soit connue de tous les hommes ; le Seigneur est proche ; ne vous inquié-

tez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Philippiens *4*, 4-7).

Il est difficile de faire le lien entre l'isolement et la joie. Mais Paul le fait. Il a écrit sa lettre à l'assemblée de Philippes environ vingt ans après que Silas et lui ont passé la nuit dans l'obscurité de la prison intérieure de Philippes. Ils avaient été battus, leurs dos étaient douloureux et saignaient, ils avaient les pieds dans les carcans. Ils étaient punis pour avoir fait le bien. S'il y a jamais eu un moment pour désespérer et douter de Dieu, il semble que ce fut ce moment. Mais à minuit, dans les heures les plus sombres, Paul et Silas ont prié et chanté les louanges de Dieu. La prison fut remplie de leurs joyeuses louanges, et tous les prisonniers les entendirent. Le tremblement de terre qui suivit conduisit à la conversion du geôlier de Philippes, et cette nuit-là, dans la maison du geôlier, Paul et Silas s'assirent avec leur nouveau frère en Christ. Le geôlier au cœur dur s'est transformé en l'homme le plus doux qui soit. Il a exprimé la réalité de son salut par l'amour qu'il a manifesté à Paul et Silas en pansant leurs blessures et en leur offrant un repas, et en se réjouissant avec toute sa maison. J'aime à penser que, lors de la lecture de la lettre de Paul à l'assemblée de Philippes, le geôlier philippien et sa famille, ainsi que Lydie et l'esclave, étaient assis, des larmes de joie coulant sur leurs visages en se

rappelant comment l'amour de Dieu avait transformé leur vie. Mais d'où est-ce que Paul écrivait-il cette épître ? Il écrivait depuis une autre prison, lors d'une incarcération plus longue. Pourtant, la joie continuait à remplir son cœur. Une joie qu'il voulait partager et dont il parle dans chaque chapitre de son extraordinaire lettre.

Il est stupéfiant de réaliser qu'une grande partie du Nouveau Testament a été écrite en prison et dans l'isolement. Lorsque les ténèbres, et l'isolement qu'elles entraînaient, envahissaient le pays d'Égypte, nous lisons que le peuple de Dieu « eut de la lumière dans leurs habitations » (Exode *10*, 23). L'isolement peut être une source de solitude, mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Il peut être un lieu où nous apprenons la proximité de Dieu, ainsi que la joie et les opportunités qu'elle apporte. Lorsque Saul de Tarse a rencontré Jésus et a été aveuglé par Sa gloire, il a commencé sa vie de disciple dans l'isolement de la cécité en disant : « Que dois-je faire, Seigneur ? ». Ce désir de servir ne l'a jamais quitté. Il n'a jamais considéré les circonstances auxquelles il était confronté, même en prison, comme une limitation. C'étaient des occasions données par Dieu de servir et d'honorer le Seigneur. Paul n'a jamais cessé de demander : « Que dois-je faire, Seigneur ? »

Ainsi, Paul est un exemple pour nous, qui pouvons déposer devant Dieu notre isolement et notre solitude. Nous pouvons nous présenter devant Dieu dans toutes les circonstances auxquelles nous sommes confrontés et poser la question que Paul a

posée : « Que dois-je faire, Seigneur ? » Nous pouvons ainsi découvrir la volonté de Dieu et la grâce qu'il nous donne pour l'accomplir. Et nous trouverons aussi la joie qui découle d'un tel cheminement. Le Seigneur veut que notre expérience avec Lui et les uns avec les autres soit une expérience joyeuse : « la joie de l'Eternel est votre force » (Néh. *8*, 10).

Gordon Kell

AIMES-TU JÉSUS ?

Quand j'étais une fillette de six ou sept ans, j'étais souvent invitée à passer la journée dans une charmante maison de campagne où chacun m'accueillait avec joie, parce que j'étais le seul être jeune dans cette demeure. Le maître de la maison et sa femme avaient tous deux les cheveux blancs et étaient courbés par l'âge ; les serviteurs avaient vieilli à leur service ; les meubles, les tapis, étaient tous d'une époque passée ; le chat même restait paisiblement assis comme si des gambades n'eussent pas convenu à sa dignité.

A chacune de mes visites, j'étais traitée princièrement. Des fruits savoureux, variant suivant les saisons, fraises rouges accompagnées de crème, pêches parfumées, prunes, pommes et noix, du miel doré, des gâteaux de toute espèce attendaient toujours mon arrivée.

Vous jugerez sans doute que c'était un vrai paradis d'enfants ; mais une chose me faisait détester ce

paradis plus que je ne puis le dire. Vous ne vous imaginez pas ce que cela pouvait être ? Eh bien, je vais vous le dire. Le vieux monsieur me prenait souvent par la main lorsqu'il se promenait le long des sentiers du jardin, et de temps en temps il s'arrêtait, posait sa main ridée sur ma tête et demandait doucement :

- Petite fille, aimes-tu Jésus ?

Alors je baissais timidement la tête, sachant que je ne l'aimais pas, et souhaitant d'être à cinq lieues de là.

C'était précisément cette question que je ne pouvais supporter, et la pensée que j'aurais à la subir sans pouvoir lui donner une heureuse réponse, était un fardeau pour moi. Si je levais timidement les yeux vers mon questionneur, je voyais son visage s'attrister comme je ne répondais pas, et il secouait la tête en disant :

- Ah ! c'est dommage ; Il est digne d'être aimé.

Puis avec un soupir il reprenait sa promenade.

Je me demande si l'un de mes jeunes amis trouverait désagréable la question : "Aimes-tu Jésus ?" Si quelque ami vous l'adressait avec affection, désireriez-vous fuir loin de lui ? Et cependant le Seigneur Jésus est réellement digne d'être aimé. Personne n'a jamais fait pour vous ce que Lui a fait. Désirez-vous l'aimer ? Vous ne pouvez apprendre à l'aimer qu'en apprenant à le connaître, car nous ne pouvons aimer quelqu'un que nous ne connaissons pas. Nous pouvons aimer ceux que nous n'avons

jamais vus, car nous pouvons arriver à les connaître par leurs lettres qui nous montrent combien ils sont bons et fidèles. De la même manière nous pouvons apprendre à aimer Jésus que nous n'avons jamais vu, en lisant sa Parole, qui est en quelque sorte sa lettre pour nous et qui nous montre combien Il est bon. Ce serait une heureuse chose pour vous si, en lisant chaque jour de cette nouvelle année une portion de la Parole de Dieu, vous appreniez à connaître mieux le Seigneur Jésus et à l'aimer davantage.

Tiré de « La Bonne Nouvelle » de 1930

PENSEE

Regardons-nous « fixement vers le ciel » ? Hélas ! Quels cœurs inconstants nous avons ! Combien ces cœurs sont superficiels et changeants ! Le Saint Esprit dirige toujours nos regards vers Jésus et veut les tenir fixés sur Lui. Le but habituel de l'Esprit est de Le révéler et de Le glorifier.

J. N. Darby

La Sainte Bible

Edition de Rolle

La Bible Darby édition de Rolle présente un nouveau format, et de nouveaux caractères plus agréables à lire.

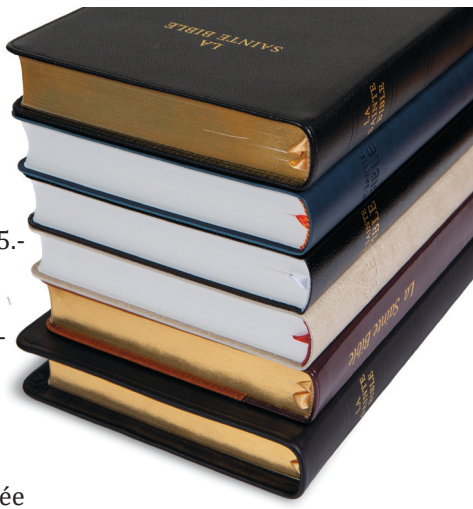
Le texte de cette édition est celui des éditions précédentes, c'est-à-dire celui édité par l'Imprimerie de l'Université d'Oxford en 1916 sur 912 pages.

Seuls quelques mots vieillis, subjonctifs passés, expressions grammaticales désuètes ou certaines notes ont été actualisés pour tenir compte de l'évolution de la langue française, et les références au „Texte Reçu" ont été supprimées.

Cette édition contient 1311 pages dont 14 en couleurs pour les tableaux, plans et cartes géographiques.

Elle est disponible au format 14,5 x 21,5 cm et 12 x 18 cm en plusieurs finitions différentes pour la couverture.

Visitez le site
www.bibledarby.com
pour plus d'informations ou
www.diffusionbible.com
pour commander.



Similicuir noir semi-rigide : 15.-
Similicuir bleu souple : 30.-
Similicuir beige souple : 30.-
Similicuir bi-tons bruns* : 40.-

Cuir noir sans rebord* : 50.-
Cuir noir avec rebord* : 70.-

*Ces Bibles ont la tranche dorée

Prix en Euro / CHF. Hors frais de port. Commande à l'adresse de l'éditeur